

Celui du Coussoul et ceux d'ailleurs

Non loin de là certain paysan grattait sa terre péniblement. Il essayait de trouver de la moindre trace d'humus au milieu de tous les galets incrustés dans le sol. Son œuvre depuis les dernières trente années avait été de retirer le plus de cailloux possibles du petit terrain qu'il exploitait contre l'arrière de son jas. Héritée de ses ancêtres, cette terre dont les pierres se renouvelaient sans cesse de manière insaisissable, accueillait en son sein de maigres légumes qui osaient résister sur ce pauvre sol. C'était inéluctable, il allait toujours rester des pierres pour entraver la pousse correcte des légumes, Strabon lui-même vantait la rudesse de ces champs de galets à perte de vue, par le biais de diverses légendes typiquement grecques. Le paysan avait cependant appris il y a quelque temps que tous ces galets fussent amenés ici via une ancienne zone de dépôts d'alluvions de la Durance, qui se boucha pour dévier la rivière jusqu'à Avignon.

D'un autre côté, ces sols offraient une source infinie de matière première pour les bâtis d'abris. Au fil du temps, les cabanes en pierres sèches de bergers se sont transformées en jas permettant d'accueillir une famille entière, mais surtout un troupeau de brebis ou de chèvres. Il faut dire que dans ces lieux on retrouvait plus de moutons que d'humains. C'est alors naturellement que le paysan passait le plus clair de son temps auprès de ses bêtes. Elles paissaient paisiblement sur les vastes plaines des Coussouls. Cette Crau proposait une flore parfaite pour tous ces caprins qui se régalaient du fameux foin du pays.

Au bout d'un certain temps à se casser le dos en labourant la maigre terre, le paysan leva la tête en se tenant les lombaires et en expirant un grand coup, pour guetter son troupeau qui devait normalement se tenir à la même place qu'il y a une heure. Il tourna son regard vers le nord pour parcourir le nuage de laine, mais s'y reprit à deux fois car un objet inhabituel pointait le bout de son nez au loin, sur la route formée par-dessus les restes de la voie Aurélienne. Il ne s'étonna d'abord pas, parce qu'il était fréquent de voir passer bon nombre de gens sur cette route passante, mais là, des couleurs trop pimpantes piquèrent ses yeux habitués au gris des pierres et au vert de la luzerne.

Comme il en avait assez de lutter contre ses légumes qui s'étaient résignés à ne pas dépasser les cinq centimètres, le paysan se décida à aller voir cette étrange structure apparente. Il posa sa binette et revigora ses jambes en les faisant marcher un peu.

Il marcha alors tranquillement les mains dans les poches s'attendant à rencontrer des voyageurs. Ses mains noires de terre salirent son pantalon, mais heureusement sa chemise beige et sa casquette furent épargnées. Il marcha encore. Sa vue s'affina pour le laisser apercevoir ce qui sembla être un véhicule. Une sorte de roulotte. Il se demanda qui se put être, et se rappela qu'en cette fin de mois de mai, de nombreux gitans portaient des Saintes-Maries après avoir voué leur culte aux vierges noires. La caravane dévoilait ses formes au fur et à mesure que le paysan avançait. Il entrevit aussi les habitants de cette roulotte.

Quatre roues surélevaient le foyer de ces gens. Elles étaient quotidiennement mises à rude épreuve au fil des chemins empruntés, mais surtout à cause de l'apparente instabilité de l'ensemble. Tout reposait sur un semblant de châssis constitué de grosses poutres de chêne, renforcées avec des plaques et clous de métal rouillés quoique forts résistants. Essentiels même. Par-dessus quoi se tenaient les murs de planches hétérogènes aux divers motifs tant peints que gravés. Ces façades penchées en dévers offraient à la toiture bombée faite de toile, une surface insoupçonnée. Elle s'habillait d'une myriade de carrés de tissus cousus entre eux, pour ne former qu'un ensemble à peu près opaque s'appuyant sur des arceaux de bois et de roseaux. Le mélange de couleurs déteintes issues des textiles vieillis, donnait à cette roulotte une allure circassienne autant qu'exotique.

On sentait au gré des divers rafistolages que cette famille prenait soin de leur habitat, pas simplement pour dormir abrités mais aussi parce que cela représentait pour eux un trait de culture central dans leur existence. Des savoir-faire et matériaux transmis par leurs ancêtres qu'ils chérissaient. Il ressortait de tout un art de savoir décorer une roulotte, cela décrivait une véritable identité culturelle pour ces gitans. Il est vrai que beaucoup de leurs spécialités d'emplois usaient de l'art, que ce soit en musique, en danse ou en confection d'objets. C'étaient des activités qui correspondaient bien à leur mode de vie, qui ne nécessitaient pas d'avoir un pied-à-terre.

Pour les parents, cette culture nomade leur tenait à cœur, car les souvenirs de tous ces voyages durant leur enfance comprenant de somptueuses contrées découvertes, étaient tout ce qu'il leur restait de leurs ancêtres. C'étaient leurs racines. Des souvenirs qu'ils se devaient de transmettre à leurs enfants. Voilà un second point central dans la culture de ces gitans : la famille.

Pour aider les déplacements nomades, broutaient paisiblement deux chevaux à quelques mètres de là. Ils semblaient gras, ou du moins gros et courts sur pattes. Le paysan n'avait jamais vu ça. Il avait toujours vu de grands équidés dressés sur de fines jambes, idéales pour parcourir les marais camarguais, là d'ailleurs d'où cette race tirait son nom. Il était flagrant que les deux

chevaux des gitans provenaient d'une autre race. N'empêche qu'ils restaient tranquilles autour de la carriole se délectant des excellentes herbes de la Crau.

Plus le provençal s'approchait, plus le décor se précisait. Il parvint à voir autour d'un pan de bois imitant une porte quelques objets suspendus. Il y distingua d'abord deux chapeaux larges de bord et une verste pendue à un clou sans doute rouillé. Sur la droite, des morceaux de bois assemblés semblaient former un instrument de musique. De fines cordes recouvraient perpendiculairement l'assemblage, au nombre impossible à déterminer depuis la position du paysan.

À force d'avancer, le berger se fit remarquer par des enfants qui couraient autour de la roulotte. Les deux garçons et la jeune fille rentrèrent pour alerter leurs parents. Les jumeaux portaient une chemisette et un pantalon bien remonté. Ils n'avaient pas de chaussures ni donc de chaussettes. Leur petite sœur portait une longue jupe blanche et laissait voler au vent un foulard pervenche noué dans ses cheveux. Elle courait comme un Camargue gambadant, mais montrait un visage inquiet à la vue du paysan venant. C'est vrai qu'il s'approchait suspicieusement selon son point de vue.

[Description des enfants et de leurs activités ?]

Dès que leurs parents furent mis au courant, le père sortit de la carriole pour vérifier l'information, tout en décrochant un chapeau au passage. Il ne fit que trois pas dehors pour tomber nez à nez avec le paysan. L'homme à la casquette et celui au chapeau se firent face.

- Bonjour, dit le gitan avec un accent marqué.

- Bonjour, répondit son interlocuteur, je vous vois arrêtés sur cette route, vous avez un souci ?

- Non non rien d'anormal, nous ... Il fut coupé.

- Veillez à ne pas gêner d'éventuelles personnes sur ce chemin, s'imposa le paysan, et bonne journée, je dois retourner m'occuper de mes légumes.

Il tourna les talons, sans écouter l'au revoir du gitan.

La soirée passa, et la nuit aussi.

Au petit matin, le paysan levé à l'aurore s'étonna de voir à nouveau la roulotte au loin. Il comptait vaquer à ses petites affaires, comme consulter son troupeau, mais se rendit à l'évidence qu'il fallait retourner voir les gitans.

Aussitôt dit, aussitôt fait, il empoigna son veston et se mit en route.

- Bonjour, lança le gitan, belle journée n'est-ce pas ?

- Salut, oui voire même un peu chaud pour une fin de mois de mai, répondit le paysan, sans décrocher un sourire.

C'est vrai que le soleil commençait à taper et que les chapeaux étaient bienvenus. Le paysan continua : « Vous savez qu'il en passe souvent du monde ici, et la route n'est pas très large. Il ne faudrait pas qu'une calèche passante se prenne un de vos enfants qui courent partout. Je dis ça pour vous, assurément. »

- Vous avez raison, nous allons faire attention. Au fait comment vous appelez-vous ?

- Ma fois, ça n'a pas vraiment d'importance, nous n'allons sans doute pas nous revoir. D'autant plus que vous devez être sur le départ. Je tiens aussi à vous dire que cet endroit est un terrain privé, malheureusement pas le mien, mes brebis en sont les premières à se plaindre, dit-il, dépité. Mais si l'on vous voit rester pendant trop longtemps, ça risque de barder. Je dis ça pour vous, assurément.

- Oula oui, je n'étais pas au courant de ça effectivement, dit le gitan d'un air mi-inquiet, mi-déçu. Je crois qu'il va falloir lever le camp plus vite que nous le pensions. Nous allons à nouveau devoir chercher un lieu pour nous installer provisoirement.

- Je crois que ça vaut mieux pour vous, conclut-il roidement.

Le père de famille se tourna vers cette dernière pour leur dire dans une langue incompréhensible pour le monsieur provençal, qu'il leur fallait tout ranger et commencer à atteler les deux pauvres chevaux. Sa femme, d'un air dépité, ouvrit la bouche pour tenter de formuler quelques mots alors que ses émotions l'envahissaient de plus en plus. Elle s'efforça de placer les seuls mots français qu'elle connaissait pour faire comprendre au paysan sa tristesse de partir déjà.

La famille de gitan échangea un temps dans la langue des nomades.

- Excusez-moi, je ne comprends rien, dit le paysan d'un air un tantinet agacé.

- Elle dit qu'elle est très fatiguée et a besoin de repos, et qu'elle en a marre de devoir déménager si souvent, d'autant plus qu'il y a trois semaines nous avons déjà été contraints de quitter un endroit pas loin d'ici, où nous avons établi campement.

- Je me disais que je vous avais vu il y a un certain temps. Votre roulotte bringuebalante me disait quelque chose. Mais pourquoi donc vous obstenez-vous à passer par ici ?

À ces mots, le gitan se demanda si le provençal avançait cela parce que leur présence l'agaçait vraiment, ou qu'il vint sincèrement de se rappeler de leur passage et s'éprit d'une curiosité surprenante, compte tenu de sa réticence en leur présence.

- Il est vrai que nous sommes déjà passés par là, à deux semaines de ça. Nous sommes allés au pèlerinage des Saintes-Maries. C'est un rendez-vous auquel nous nous adonnons annuellement avec grand plaisir. Cela nous permet de nous reconnecter avec notre communauté, que nous ne voyons pas souvent il faut dire. C'est le moment le plus important de l'année pour ma femme. On prie deux jours consécutifs et on voue un culte à la vierge noire. On en profite également pour admirer cette belle Provence au passage.

- Oh oui c'est vrai, le voyage pour voir Sara e Kali fait *rodav* le paysage de la Camargue, dit la femme en trébuchant sur chaque mot, en essayant de correctement les prononcer. Tout est *michto* sauf le vent... Mais je pourrais venir que pour la beauté !

- Cela me fait tant plaisir que vous pensiez ça, embraya le paysan avec des étoiles dans les yeux à l'idée de faire l'éloge de son pays. Pour quiconque venant ici, et pour quelconque raison, c'est à peu près quelques jours de marche et souvent un long voyage qui sont nécessaires pour arriver dans cette région. Quelle n'est pas notre stupeur quand nous nous rendons compte qu'une mer d'herbe se présente à nous. Le terme du voyage se résumerait en une étendue sans fin de galets et de verdure. Inhospitalière à première vue pourtant, cette région appelée Camargue et Crau sait se montrer particulière et belle. Très belle. Dans la Crau, on se croirait dans un désert vert balayé par les vents froids du nord, tandis qu'en Camargue, on se verrait baigner dans des eaux saumâtres et fumantes de moustiques en été.

Par cette première description, le paysan captiva l'attention de la famille en les intriguant. Il continua sur un ton passionné : « Pourtant lorsqu'on s'y attarde, et à mon plus grand bonheur, on se rend compte de la réelle beauté de ce pays. A commencer par la diversité frappante des écosystèmes, entre les vastes terres de galets, les plaines céréaliers fournissant le meilleur des foin, et les marais salants bordés de bruyères et salicornes, ou sansouires et saladelles. Toutes ces ressources surplombées par des dizaines de milliers de pattes, qu'elles soient aviaires ou mammaliennes. Depuis toujours, les animaux ont profité de ces grands espaces. Je ne saurais énumérer tous les oiseaux nichant dans les haies, tant il y en a aux saisons migratoires. Et puis tous les animaux domestiques emblématiques. Il n'y a que les brebis et chèvres qui soient vraiment apprivoisées, parce qu'ici, les chevaux et taureaux dominent les terres plus que les hommes. Ce sont des bêtes libres et nobles qui agissent selon leur humeur. Le taureau ici a une âme, il est puissant, testard et rude, mais sait aimer son gardien. C'est comme ça que l'on vit ici, avec les bêtes, avec la terre, et avec le vent.

Tout ici semble proche, mais à la fois si loin : la mer est loin, la ville très loin, les montagnes encore plus loin, et pourtant nous sommes ici que dans une petite région. Une chose aussi défie les impressions de distance, c'est le ciel. Cette énorme masse au-dessus de tout semble s'écraser contre le sol, réduisant tous les hommes à une échelle microscopique comparée aux immensités des horizons se confondant au loin. Le plus impressionnant reste l'arrivée des grandes tempêtes avec les cavalcades de nuages, où le ciel semble s'échouer sur la terre en déboulant dans un fracas si violent et chaotique.

Voilà que je m'emporte dans mes passions pour mon pays, ma terre natale, là d'où je viens, où je suis, et où je resterai. Mes racines en somme. Depuis mon jas chaque jour, je rêve de gravir les Alpilles que nous voyons là-bas, afin de voir d'en haut la grandiose Camargue et mes terres du Coussoul. Je ne sais même pas si je verrai la mer tant les plaines sont étendues. Peut-être un jour j'y irai enfin, une bonne fois pour toutes. »

Les gitans restèrent sans voix. Comment un berger pouvait-il s'éprendre de tant d'admiration pour quelque chose de si normal à ses yeux, puisqu'il n'avait vu que ça de toute sa vie ? Et pourtant sa fascination montrait qu'il restait amoureux de son pays. Mais ça devait aller plus loin que ça. Ils virent bien qu'il s'empêchait tant que c'était son cœur qui parlait. Toute sa vie se passait ici entre les galets du sol. Il était né de cette terre. Toutes les personnes qu'il a connues, ses ancêtres et ses enfants venaient de là. Ce sont ces racines communes qui les rassemblaient, les unissaient et faisaient aimer cette Provence occidentale.

- C'est impressionnant cet amour pour vos terres, déclara le gitan. Vous y semblez très attaché, dit-il sur un ton admiratif.

- Ma foi, c'est bien normal. C'est tout ce qu'il me reste de mes aïeux. J'y suis énormément relié, d'autant plus que ça me fait vivre. C'est ma raison d'être cette terre, et tous mes animaux qui y vivent. On vient tous de là. C'est pareil pour ma maison, elle

a été construite par mes ancêtres et je l'entretiens pour y faire paisiblement habiter ma petite famille. D'ailleurs, ça doit être difficile pour vous de vivre dans cette maison ambulante, j'avoue que ça m'impressionne un peu.

- C'est intéressant comme point de vue, nous avons le même rapport à nos ancêtres, mais pas le même lien avec la terre, s'expliqua le gitan qui fut étonné d'amorcer un vrai échange avec le berger-agriculteur. Nous, gitans, trouvons nos racines dans le voyage et dans nos caravanes. Aucun d'entre nous ne possède de pied-à-terre. Tout au plus des endroits récurrents où se parquer, mais le principe réside dans les déplacements. C'est pour nous l'essentiel de notre vie, nous voyageons sans arrêt. C'est là qu'on profite vraiment des moments familiaux. C'est plus important que tout. Que ferais-je sans ma femme et mes enfants ? Ça me comble et m'apaise de les savoir avec moi.

On put voir dans ses yeux quelques éclats de lumières se reflétant sous ses pupilles humides d'émotions. Il s'embellissait d'un sourire fier et reconnaissant de son bonheur. Il continua de parler de son quotidien en adoptant un ton plus posé : « Pendant nos déplacements, nous profitons du temps pour travailler. Ma femme a un talent fantastique pour le chant. Elle sublime tous les mots qu'elle psalmodie. Elle prend alors des heures pour d'abord s'échauffer la voix, puis entonne diverses chansons de notre culture. Son passe-temps consiste aussi à apprendre à nos trois enfants l'art de la musique. C'est vrai qu'ils sont moins axés sur le chant, mais ils se concentrent plus sur leurs instruments. Notre premier fils perfectionne ces derniers temps ses accords de guitare, tandis que son frère améliore la maîtrise de son archet pour le violon, et la petite dernière s'initie à la clarinette.

Je n'ai jamais vraiment endossé l'âme d'un musicien, moi je guide souvent les chevaux mais lorsque la route s'avère monotone, je file dans la roulotte pour jouer de mes mains un autre art : je travaille le bois en tant qu'ébéniste. J'aime perfectionner mes créations dont je tire la plupart de mes revenus. Il faut le dire, nous vivons du commerce et de la musique. Là vient l'intérêt de s'arrêter dans les villes, bourgs et villages. Nous pouvons à ce moment-là tirer profit de nos activités. Ce qui importe c'est que l'on s'arrête à un endroit, n'importe lequel, et qu'on arrive à plaire aux gens qu'on rencontre grâce à nos travaux en amont. Le seul but est de pouvoir subvenir à nos besoins et faire des réserves pour pouvoir reprendre la route sereinement.

Au final, nous nous rendons bien compte que notre bonheur provient des moments en famille et de ce que l'on fait sur les routes, de nos passions. L'important n'est pas la destination, mais le chemin. Le chemin pour y parvenir, et c'est en cela que le voyage est primordial pour nous les gitans. »

Le paysan resta tu. Il écouta sans broncher ces phrases passionnées du gitan. Il s'étonna lui-même d'être intéressé à l'idée de connaître ce mode de vie. Il en avait croisé d'autres, mais ne s'y était jamais attardé. C'était un mode de vie inédit qui se présentait à lui, alors il fut un tant soit peu curieux.

Cette fois sans broncher, le gitan reprit de plus belle : « Je voudrais dire un mot sur mes ancêtres... » Il fut interrompu par sa femme, qui, ouvrant un lare bec, se mit à chanter des vers, pour une fois en langue française :

Que ça soit ici ou là-bas,
Je chante et fredonne à tout va,
Des mélodies inspirées de ma vie,
Des airs roulants sur des paroles réfléchies,
Formant quelques ballades musicales,
Que mes enfants accompagnent avec régal.

Estoy orgulloso de ser gitano

Nous racontons nos voyages,
Bercés par les beaux paysages,
Reposés du grand air frais,
Qui nous frétille et nous fait vibrer.

Estoy orgulloso de ser gitano

Dans notre roulotte bringuebalante,
Ou dehors, dans la nature languissante,
Nous passons les meilleurs moments,
En famille évidemment,
C'est ce qui compte le plus,
C'est ce qui nous esquisse le rictus.

Estoy orgulloso de ser gitano

Et que nos ancêtres soient mis à l'honneur,
Encensés par notre ferveur,
De les aimer encore et toujours,
Du plus fort des amours.

Estoy orgulloso de ser gitano

N'importe d'où l'on vienne,
De nos origines et racines lointaines,
D'orient ou de l'ouest,
C'est gitane que je reste !

Estoy orgulloso de ser gitano

C'est avec les larmes aux yeux que le gitan embrassa sa femme. Il était fier d'elle et admiratif comme aux premiers jours, comme aux premières chansons qu'elle lui dévouait. Il reprit ensuite la parole : « On dit parfois que nos lointains ancêtres viennent de Valachie et de l'Empire Austro-Hongrois, voire même des Indes... Tout ce que je sais moi, c'est que je suis né sur la route, entre la France et l'Espagne et que mes parents l'ont été aussi. J'ai voyagé partout dans le sud de l'Europe, d'abord avec eux puis avec ma femme. Nous sommes des enfants itinérants, sans pied-à-terre, mais à vrai dire cela ne m'a jamais dérangé puisque j'ai toujours vécu comme ça. Ce n'est que lorsque j'ai su que des gens pouvaient vivre autrement que j'ai compris les différents modes de vie. En même temps, il faut bien qu'il y ait des personnes comme vous ayant des terres pour y faire pousser la nourriture et pâturer les bêtes. Je vous en remercie d'ailleurs. Nous gitans exerçons plutôt des métiers de commerce, d'arts manuels ou de spectacles. C'est comme ça, et tout le monde s'y trouve bien. De génération en génération que c'est comme ça. Et au passage, nous nous transmettons nos valeurs. Pour nous, cela passe par le respect des anciens et l'honoration de leurs morts. En plus, on vit en vastes communautés alors le partage et le bon accueil sont des caractères qui nous décrivent. »

- Si je comprends bien, on n'est pas si différents au final, déduisit le paysan après quelques questionnements réflexifs. Moi aussi je respecte mes ancêtres et leur dignité, ceux qui ont bâti ma demeure et m'ont tout appris. Nous avons des vies et activités différentes, mis à part que nous les pratiquons par respect de nos traditions et par amour pour notre culture.

Ils discutèrent encore un peu et rirent même un coup.

Devant retourner surveiller ses bêtes et sentant que les gitans avaient à faire, le paysan énonça ses derniers mots : « Je vous souhaite un excellent voyage alors, fait de rencontres et de joies ! Au fait, ici tout le monde m'appelle monsieur Messugue. »

Ils se quittèrent par un signe de mains accompagné d'un léger cri d'adieu de la petite fille gitane, puis retournèrent vaquer à leurs occupations respectives.

FIN